Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 29 (1900)

Heft: 3

Artikel: Comment nous acquérons une connaissance d'après la méthode naturelle

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038944

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Comment nous acquérons une connaissance d'après la méthode naturelle

Il y a en nous deux facultés de connaître : le sens et la raison.

Le sens se subdivise en sens externes et et en sens internes. Les sens externes : vue, ouïe, odorat, goût et toucher, nous mettent en contact immédiat avec le monde extérieur et sensible qui nous entoure. Ce monde extérieur : couleurs, sons, parfums, saveurs, qualités tangibles, telles que le froid et le chaud, le sec et l'humide, pénètre par nos sens externes au dedans de nous : il y imprime sa similitude, et grâce à ce sens interne que nous appelons l'imagination, nous pouvons reproduire au dedans de nous la similitude, la ressemblance, l'image des choses sensibles, alors même qu'elles ont disparu et que nous ne les avons plus à portée de nos sens externes. Nous pouvons même, toujours par l'imagination, embellir ce monde extérieur que nous avons perçu et le former au dedans de nous plus beau encore qu'il n'est en lui-même. Il y a encore, dans la partie sensitive de notre être, une autre faculté qu'on peut appeler l'instinct, l'estimative, la cogitative, et qui a pour but de percevoir dans le monde extérieur qui nous entoure ce qui est propre à nous nuire ou à nous servir, et ce sont ces perceptions de nuisible ou d'utile que la mémoire a pour mission de conserver au dedans de nous.

Au-dessus des sens, il y a en nous une faculté supérieure de connaître ; c'est la raison ou l'intelligence. Elle a pour objet l'abstrait, l'immatériel, l'universel ; mais cet objet, elle ne l'atteint pas dans sa région à elle qui est le monde métaphysique suprasensible, intelligible, d'une manière directe et indépendante du monde sensible. Etant unie à un corps sensible, notre intelligence n'atteint son objet qu'en opérant sur les données sensibles puisées au dehors par les sens externes et conservées au dedans par l'imagination et la mémoire. C'est en s'appuyant sur des images sensibles et concrètes qu'elle arrive par un procédé mystérieux d'abstraction à concevoir, à enfanter l'idée, le concept universel, immatériel et abstrait.

Nous n'aurions pas l'*idée d'homme* si nous n'avions d'abord vu *tel homme*.

Toutes nos idées sont donc puisées, au moins quant à leurs éléments primordiaux, à la source du monde sensible. Et parce que tout objet sensible est concret, particulier, individuel, puisque l'intelligible en nous est postérieur au sensible et en dépend, il est nécessaire que le concret précède l'abstrait dans l'ordre de nos connaissances.

D'autre part, comme l'homme est un être perfectible, qui d'un état moins parfait passe à un état plus parfait, comme de l'état d'enfant à l'état d'homme, par exemple, d'un état grossier à un état plus poli, d'un état moins vertueux à un état plus vertueux, il est dans sa nature qu'il passe aussi d'une connaissance moins parfaite à une connaissance plus parfaite.

Or, une connaissance est dite d'autant plus parfaite qu'elle saisit plus nettement et plus distinctement les choses ; au contraire, elle est d'autant moins parfaite qu'elle est plus confuse. Ce sera donc d'abord par une vue confuse, indistincte encore, générale et un peu vague des choses, que la connaissance de l'homme devra commencer. A mesure qu'il avancera, cette connaissance se perfectionnera, la vue des choses deviendra plus nette, plus claire, plus distincte, jusqu'à ce qu'elle atteigne la perfection totale dans la perception des moindres propriétés et des moindres détails.

Cela est vrai tant pour la connaissance sensible que pour la connaissance intellectuelle.

Le petit enfant, au début, appelle du nom de père tous les hommes qu'il voit et toutes les femmes du nom de mère ; à mesure qu'il grandit, il apprend à distinguer son père et sa mère des autres hommes et des autres femmes. Quand nous voyons quelque chose se remuer dans le lointain, nous jugeons que c'est un être vivant ; à mesure que nous avançons nous constatons que c'est un homme, et puis, un prêtre, et puis, tel prêtre notre ami.

De même pour nos connaissances intellectuelles, nous avons d'abord la notion d'être, et parmi les êtres, la notion de substance ; et puis, parmi les substances, la notion de vivant et de non vivant ; et puis, parmi les vivants, la notion de végétal, d'animal, d'homme, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivions à la notion claire, distincte, nette, des espèces les plus infimes et les plus reculées.

Voilà pour la genèse de nos concepts ou de nos idées. Mais il faut savoir que notre intelligence, après avoir perçu ses idées, a encore le pouvoir de rapprocher ces idées entre elles et de former sur elles un jugement.

Le jugement est cette opération de notre intelligence qui consiste à rapprocher d'un sujet un attribut déterminé, ou bien à l'en éloigner ; à le lui appliquer ou à le lui refuser

Or, ou bien l'attribut convient réellement au sujet quand notre intelligence le lui applique, et ne lui convient pas quand elle le lui refuse ; ou bien, au contraire, il lui convient quand elle le lui refuse et ne lui convient pas quand elle le lui applique. Dans le premier cas, notre jugement est vrai et la proposition qui l'exprime est vraie ; dans le second cas, notre jugement est faux et la proposition qui l'exprime est fausse.

Que si la convenance ou la disconvenance de l'attribut avec le sujet est saisie par notre intelligence aussitôt qu'elle connaît

la valeur des termes, la proposition est dite évidente ; et nous donnons aussitôt notre assentiment. Dans le cas contraire, la proposition n'est pas évidente ; nous ne pouvons pas prononcer de suite sans courir le risque de nous tromper. Nous devons chercher.

Or, cette recherche se fera en prenant un autre terme connu de nous avec lequel nous comparerons le sujet et l'attribut, et si ces deux lui conviennent, il en résultera qu'ils conviennent aussi entre eux, deux quantités égales à une troisième étant nécessairement égales entre elles.

Nous pourrons alors prononcer en toute sureté ; nous aurons la vérité, et nous y serons parvenus par *raisonnement*.

Donc perception des idées et des termes qui les expriment — formation des jugements — et déduction par le raisonnement, tel est tout le procédé de notre connaissance intellectuelle.

(*D'après saint Thomas.*)

R. P. B.
Professeur de philos.

BILAN GÉOGRAPHIQUE DE L'ANNÉE 1899

(Suite.)

AFRIQUE

Partage du Soudan oriental. — Le bilan de l'an dernier avait laissé indécise la solution à donner au conflit anglo-français, après l'affaire de Fachoda.

Rappelons que le capitaine Marchand, venu par la voie du Congo, était parvenu le 10 juillet 1898 à Fachoda, sur le Nil, et y avait dressé le drapeau français, lorsque survint deux mois plus tard le sirdar Kitchener, généralissime de l'armée anglo-égyptienne, qui venait de détruire à Omdurman l'empire des Mahdistes. Kitchener avait ordre de planter le drapeau britannique à Fachoda également, ce qu'il fit correctement sans opposition, mais avec les protestations de Marchand. Tous deux d'ailleurs, ayant fait militairement leur devoir, remettaient à leur gouvernement respectif le soin de vider la question politique.

L'Angleterre réclama le Bahr-el-Ghazal au nom de l'Egypte sa pupille. La France céda et perdit ainsi le but de son entreprise, qui était de relier le Congo français par les territoires du Nil aux frontières de l'Abyssinie, de façon à couper les communications anglaises du nord au sud, autrement dit la ligne du « Caire au Cap ».

Pendant les négociations, l'expédition Marchand repartit de